SOLIDARITÉ

Vol. 22, nº 1 Juin 2000
Centre international de solidarité ouvrière (CISO)

Naître et grandir, d'un continent à un autre

Jeunes professionnelles au Burkina Faso et en Haïti ▸ Rapport de stage, automne 1999 – hiver 2000

Infirmières – sages-femmes au Burkina Faso

Partenaire terrain

Nous avons eu l'immense privilège d'avoir comme partenaire Mme Brigitte Thiombiano. Madame Thiombiano est la présidente de l'Association burkinabée des sages-femmes et est également la coordonnatrice de la Clinique pour la promotion de la santé familiale (CPSF). La Clinique est située à Ouagadougou. Une annexe est également ouverte à Bobo-Dioulasso.

La CPSF est l'une des structures pionnières au Burkina Faso dans le domaine des soins de la mère et de l'enfant ainsi que pour la planification familiale.

L'objectif général de la CPSF est de participer à la promotion de la santé des populations du Burkina Faso.

Nous avons eu le plaisir et la chance de travailler avec les employés de la Clinique et nous tenons à les remercier chaleureusement pour leur accueil ainsi que pour leur désir et leur ouverture à partager leurs connaissances.

Merci à vous tous et surtout à notre maman burkinabée, Brigitte.

Technicienne en bibliothéconomie et enseignante en Haïti

Partenaire terrain

L'Institut culturel Karl Lévêque (ICKL) est une fondation privée sans but lucratif. Il n'a aucune appartenance politique ou religieuse.

Depuis sa création en 1989, l'ICKL se définit comme un centre de réflexion, d'analyse sociale et d'éducation populaire. En tant que centre d'éducation populaire, l'Institut offre un accompagnement aux organisations populaires haïtiennes dans un processus d'échange et de formation. Cet accompagnement se réalise à travers les activités conférences-débats et les ateliers de formation ainsi que par un appui direct aux organisations sur le terrain. En vue d'aider au dépassement de la prédominance de l'oral sur l'écrit dans les pratiques de lutte du mouvement populaire haïtien, l'Institut produit des livrets de formation en créole destinés aux groupes de base. Par ses activités, l'ICKL apporte sa contribution aux luttes de libération des masses populaires.

C'est une équipe dynamique s'impliquant à fond dans tous ses projets. Pendant nos cinq mois passés en Haïti, ils ont été présents pour nous afin de s'assurer du bon déroulement de notre stage. Nos remerciements les plus sincères.

Informières – sages-femmes au Burkina Faso

Véronique Bastien

Portrait de Ouahigouya

Ouahigouya, la quatrième ville du Burkina Faso, est située à l'extrême-nord du pays, aux abords du Mali. Quatrième ville pour sa superficie et sa population, mais d'aspect plutôt rural, avec ses habitations en terre, son bétail qui circule ça et là et ses champs de culture qui la bordent. J'ai connu Ouahigouya au temps de l'harmattan, ce vent chaud et sec, qui transporte la terre rouge en poussière sur le visage des enfants...

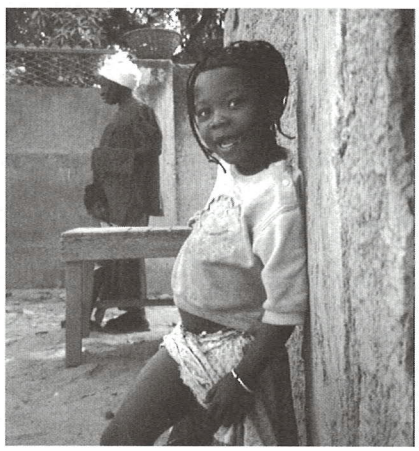
Parcelle d'un coup de cœur

Je suis assise à la terrasse de la maternité Naaba Tigré, au cœur de Ouahigouya. Je savoure cette matinée de vaccination et je laisse venir à moi toutes ces belles sensations qui me charment, jour après jour, depuis mon arrivée en cette terre burkinabée.

Je suis assise là et je contemple les jeunes femmes vêtues de pagnes multicolores. Fièrement, elles nous amènent tour à tour leur nouveau poupon qu'elles démaillotent, afin qu'on le pèse et le vaccine. Je me laisse attendrir par chacun de ces petits êtres à la peau luisante de beurre de karité. Cette pommade à l'odeur particulière protège leur peau veloutée en cette saison sèche. En effet, l'harmattan souffle et il nous caresse le visage à en oublier la chaleur. Je m'amuse à cajoler ces petites frimousses aux billes noires avant de les remettre dans le dos de leur maman. Je les regarde s'en aller comme je les ai regardé venir, en cette symbiose parfaite. Chacun entend le cœur de l'autre battre et l'enfant s'endort, rassasié par la dernière tétée, bercé par la démarche souple et maternelle.

Au loin, j'entends les gazouillis des nouveau-nés dans la salle de suite de couches. Je décide d'aller y faire mon tour, étant donné le petit moment d'accalmie. Je m'approche de chacune des mamans, ayant auprès d'elle le dernier-né qui sommeille. Souvent, ses autres bambins sont là, afin de faire connaissance avec le nouveau venu. Les accompagnantes de la famille ont apporté la bouillie fumante qui constituera le repas de tout ce beau monde.

Nous nous observons mutuellement, en douceur, attirés par la différence de l'autre. La communication se fait bien souvent avec les yeux et le sourire. En revoyant les visages soulagés des souffrances du travail, je me remémore les frissons du dernier accouchement, plus tôt ce matin.



Encore une autre naissance qui m'a démontré la force de la nature humaine. Naître dans cette simplicité, bien souvent sans autre ressource que la sage-femme, l'accoucheuse ou la matrone, devient la première bataille de l'enfant dans sa toute jeune vie. Avec joie et soulagement, je les accueille dans mes mains, encore tremblotantes d'inexpérience.

Voilà l'un de ces immenses coups de cœur que le Burkina m'a fait vivre. Et c'est là, dans cette petite maternité de Ouahigouya, que fut le premier. Le premier coup de cœur qui allait donner l'essence et la raison d'être de cette grande aventure pour moi... l'enfant.

En effet, partout sur ma route, j'ai croisé le chemin de ces enfants. Que ce soit dans les rues, les petits villages de brousse ou les maternités, j'ai tissé mon voyage avec leurs regards et leurs sourires. Leur naïveté, leur beauté, m'ont toujours poussée à aller vers eux. Quelle qu'ait été leur réaction en apercevant ma peau blanche — de l'excitation, à la curiosité, à la peur même parfois —, ce fut pour moi un élan d'inspiration.

J'ai goûté à ce bonheur d'aborder leur monde et aujourd'hui, de retour au pays, ils sont encore mes plus beaux souvenirs. Au fond de moi, avec mon âme d'infirmière, je ne peux que leur souhaiter la santé. Pour le reste, j'ai confiance car la joie de vivre, je l'ai croisée dans leurs yeux.

Bienvenue à l'étranger - Bial Biali

Suzanne Richer

Il m'a été donné de vivre une expérience tout à fait inoubliable tout près de Fada N'Gourma, une petite ville au nord-est du Burkina Faso. Un ami, prince d'un village gourmantché, souhaitait me montrer le vrai visage de son peuple, une ethnie faite d'hommes et de femmes courageux, tenaces et reconnus dans tout le Burkina pour la puissance de leurs griots et l'efficacité de leurs gris-gris (objets fétiches possédant des pouvoirs de protection ou de malédiction). J'ai vite découvert que les Gourmantchés sont aussi sympathiques, accueillants et même parfois ripailleurs. Ce que je vous livre ici, c'est le souvenir de ce 3 décembre 1999.

Imaginez, si vous le voulez, une mobilette filant dans la brousse sur des sentiers rongés par les pluies de l'an dernier. Après 45 minutes de route, nous arrivons au village de Tchantchan Ka. C'est jour de marché, il y a foule. Le soleil décline à l'horizon. Partout où nous allons, les regards nous suivent. La femme blanche est une curiosité ici. Les hommes sont les premiers à m'offrir les salutations d'usage: «Bial Biali», bienvenue à l'étranger. Chaque personne vient m'accueillir, les femmes y ajoutant de petites génuflexions en signe de respect. Les enfants bourdonnent autour de moi, chacun incitant l'autre à me toucher, pour repartir ensuite en riant aux éclats. C'est la fête, les taquineries et les questions fusent. On fait beaucoup d'allusions à mon statut marital: Qui est cette femme blanche qui voyage sans son mari? Où sont ses enfants? Qui s'en occupe en son absence? Mes réponses les étonnent. Comment puis-je être encore célibataire à mon âge? Les demandes en mariage déboulent dans un fou rire général...

Arrivés dans la cour de la famille royale, les femmes du roi s'affairent autour de nous. On installe les nattes sur le sol, puis la seule chaise du village m'est offerte. Le soleil est couché à présent, on ne voit que les ombres des épouses et leurs filles près du feu. Bientôt, le repas est servi. Plat après plat, le festin nous est présenté par une des épouses qui s'agenouille pour offrir le met, qu'elle goûte devant nous. À ce moment, les enfants se retirent par respect. Ils s'amuseront, en attendant, avec une montre fluorescente, 25 petites têtes par-dessus le poignet d'un camarade.

Dès le repas terminé — on nous reproche poliment de ne pas avoir suffisamment mangé —, les musiciens sortent violons et calebasses et tout est en place pour une fête improvisée sous la pleine lune. La musique monte dans la nuit, amplifiée par les coups de pied des enfants qui dansent en frappant frénétiquement le sol poussiéreux. Un «ancien» éclaire leurs pas avec une lampe de poche. La soirée est merveilleuse, une nuit de magie et d'inconnu.

Vers 3 heures du matin, le village renaît, après 4 heures de sommeil. Les femmes s'activent aux feux, repartent la production de *dholo* (bière de mil). Les hommes se lèvent à 5 heures et partent aux champs. Nos remerciements et adieux sont faits avec cérémonie, on nous offre cadeaux et bons souhaits. La mobilette chargée de présents — poulets, perdrix, noix de cola et arachides —, nous repartons vers Fada N'Gourma, la tête remplie d'images, le cœur léger.

La vie est un moment à savourer et à célébrer

Mylène Neveu

Nous sommes le 3 février, il est 13h30 dans la ville de Bobo-Dioulasso. Aujourd'hui, c'est une journée spéciale, c'est le 28ième anniversaire de naissance de ma tantie Suzanne. C'est, jusqu'à maintenant, une journée calme, remplie de petites douceurs. Nous savourons tout doucement les 35° c du flamboyant soleil africain dont les rayons ont réchauffé les premiers humains de la terre.

Un ami est passé à la maison pour «le bonjour» et il a eu envie de nous faire sentir les merveilleuses saveurs de son coin de pays. Je vous raconte cet après-midi qui restera gravé dans nos cœurs.

Après environ 15 minutes à mobilette, nous nous arrêtons devant une cour. Une vieille vient nous accueillir avec un grand sourire ensoleillé et une chaleur de grand-mère des plus enveloppantes. Elle prend la main des deux étrangères pour leur faire visiter son atelier de travail. Ses filles s'affairent aux marmites tandis qu'elle nous explique en dioula (une des langues parlées à Bobo) les différentes étapes de la préparation du *chapalo* (bière de mil), de la germination du mil à l'embouteillage.

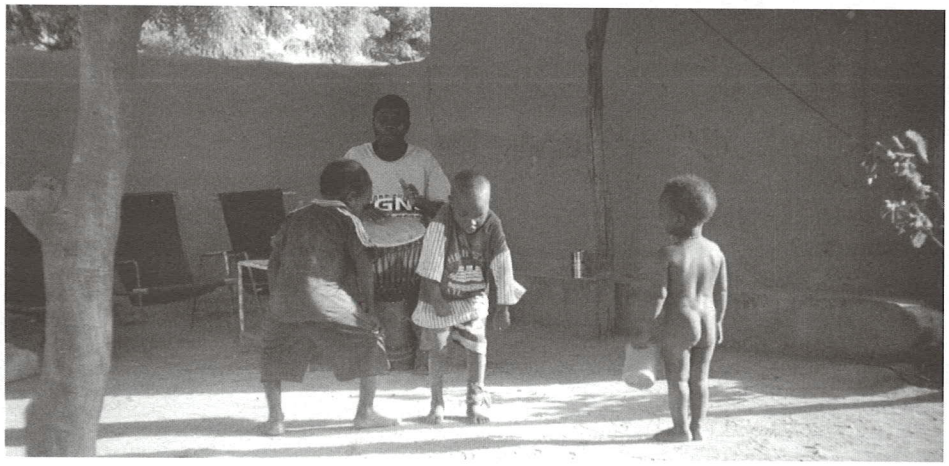
Elle nous conduit maintenant près des sœurs, frères, amis musiciens du quartier où elle nous prie de nous asseoir sur un bon vieux banc en bois. Aussitôt assises, on nous offre chacune une calebasse remplie à rebord de *chapalo* que la vieille a préparé avec soin depuis le lever du soleil. Délicieux!

Les hommes et les femmes nous chantent des hymnes d'accueil et enchaînent avec de savoureuses histoires traditionnelles à répondre. Quoi de mieux pour se sentir chez soi?!

Les femmes, toujours très fières, vêtues de magnifiques pagnes aux couleurs étincelantes se mettent alors à danser tour à tour comme si elles fêtaient leur joie d'être vivantes. Elles dansent avec grâce et sérieux et ce, jusqu'à ce qu'elles n'en puissent plus et éclatent d'un fou rire venant du cœur, pour ensuite laisser la place à d'autres. Tout autour de ces chants et de ces danses, une dizaine d'enfants, tous plus espiègles les uns que les autres, ricanent à la vue des blanches.

Il est 17h00, le soleil passe tout doucement le flambeau à la lune. La lumière du jour est à son apogée. C'est magnifique. Une fringale monte en nous, la petite marchande du coin vend des arachides fraîchement grillées (hum!) et pourquoi ne pas goûter aux succulentes grillades?!

Le temps est maintenant venu de monter sur nos puissants carrosses qui nous mèneront directement à la maison. Tout le monde se dit à demain. Cette bouffée de fraîcheur et de joie de vivre n'est qu'une minuscule image des sentiments qui ont émergé en nous durant cette journée. Imaginez le reste. Merci à la vie.



Là où le soleil se couche dans les bras du ciel

Stéphanie Lafleur

Nous sommes au début janvier, il est 17h35. Le soleil commence à tomber et l'éclairage est magnifique. C'est l'heure où les couleurs reprennent vie, après avoir été heurtées par le soleil. C'est le meilleur moment de la journée, le moment sacré, l'heure où tout est permis.

Toute la petite famille est réunie dans le 4x4 qui nous amène à notre deuxième ville de stage, au sud-ouest du pays. Il y a de la fébrilité dans l'air. L'atmosphère est tellement familiale que j'ai quasiment envie de tirer les tresses de Mylène. Nous chantons par-dessus la radio qui crie les chansons que nous connaissons par cœur car elles alimentent notre belle aventure africaine. Nous buvons du *zoomco*, une boisson du pays à base de gingembre. Nous rions car le gingembre nous pique la gorge, on ne peut cesser de tousser. C'est le fou rire généralisé, mais tout d'un coup, tout s'arrête.

Plus un bruit, plus un geste. Le temps s'arrête et se fixe.

La voiture vient d'atteindre le sommet d'une colline. L'étendue de la grande région de Banfora se déploie devant nous. Les sept paires d'yeux sont rivées aux fenêtres. Comme ceux des enfants dans un manège. Ce que je ressens intérieurement restera gravé à jamais. Ce premier contact est foudroyant. Il offre une saveur exquise pour tous les sens: l'odeur de la mélasse provenant des champs de canne à sucre dans nos narines, le contact de l'humidité sur notre peau, le goût du soleil dans notre bouche, la franchise des couleurs du paysage sur notre pupille et, enfin, le bruit du vent caressant les manguiers dans nos oreilles. La vallée me dévoile alors ses plus grands secrets, comme si nous nous étions toujours connues.

Cette découverte me permet de libérer des sensations que je sais ancrées dans ma mémoire depuis toujours et qui ont probablement gouverné ma vie. C'est ainsi que je comprends ce que je ressens. J'entre donc dans une scène que j'ai longuement répétée. Tous les acteurs sont maintenant rassemblés, à moi de jouer. Lorsque j'arrive à Banfora, il est encore 17h35, car tout est toujours permis.

La lutte pour un monde meilleur

Suzanne Richer

C'est à la maternité du Centre hospitalier régional de Fada N'Gourma que j'ai vécu l'étape la plus éprouvante de mon séjour. Pourtant, rien ne laissait présager cette épreuve.

Dès mon arrivée, l'équipe de sages-femmes — dirigée par le docteur Diallo et la chef sage-femme, Madame Kaboré — m'a prise sous son aile. L'enseignement prodigué sur le terrain était fait avec patience et tolérance. J'ai été rapidement invitée à participer aux accouchements, en procurant les soins aux nouveau-nés, puis en effectuant l'évaluation de la femme en travail. J'étais donc rendue à être autonome dans l'accompagnement à la naissance et l'assistance à la femme pendant la poussée et l'accueil de son bébé (on dit souvent à tort «faire l'accouchement» alors qu'en fait, c'est la mère qui fait 99% du travail...). J'avais alors UN accouchement à mon actif.

Jour 10 du stage. Une grève nationale se déclare. Le personnel de l'hôpital débraie en bloc, solidaire des revendications politiques relatives à l'affaire Zongo (voir page suivante) et à l'augmentation de l'allocation de logement, nettement insuffisante. Alors qu'à Bobo-Dioulasso, les responsables de l'hôpital mettent la clef dans la serrure et qu'à Ouagadougou, les manifestations étudiantes et ouvrières sont de plus en plus violentes, à l'hôpital de Fada, c'est le silence. Toute l'équipe soignante a déserté les lieux. À la maternité, que des femmes en travail accompagnées de leur famille. On perçoit un peu de panique dans le regard des gens. Certains médecins demeurent en poste, dont le docteur Diallo, mais la fatigue prend rapidement le dessus.

Mylène et moi passons rapidement du titre de stagiaires à celui de sages-femmes. Tiraillées entre le désir d'aider et celui de se protéger d'événements dépassant nos capacités, nous hésitons sur le chemin à prendre. Finalement, ce sont les femmes elles-mêmes qui feront le choix: face au regard implorant d'une mère, nous comprenons qu'il est temps d'agir. Certaines naissances sont heureuses, d'autres pas. La mort fait aussi partie de la vie, une leçon durement apprise durant cette semaine-là.

L'hôpital engage des accoucheuses et des sages-femmes nouvellement diplômées pour soulager l'équipe épuisée de la maternité. On souffle un peu. La nouvelle est accueillie sans remous, le personnel en grève n'offre aucune résistance, d'autant plus qu'il n'y a pas de manifestations et\ou de piquetage au niveau de l'hôpital.

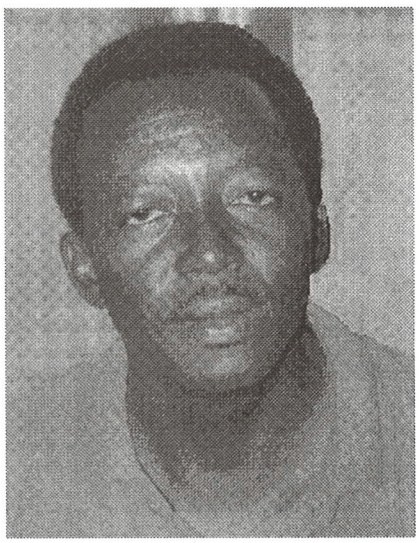
Une semaine plus tard, la grève prend fin. Les revendications du peuple burkinabé n'ont pas été écoutées. Les briseurs de grève sont intégrés à l'équipe permanente de la maternité, toujours sans provoquer de vagues.

Il est intéressant de comparer ces actions avec le mouvement de grève des infirmières entrepris à l'été 1999. Malgré l'objectif commun des Burkinabés et des Québécois, soit l'amélioration des conditions de travail, les enjeux et les moyens de pression sont très différents: ici, les services essentiels étaient assurés (et vu le manque d'infirmières dans la province, chacune ou presque était à son poste) alors qu'au Burkina, il y avait désertion. Les conséquences furent aussi différentes: ici, des chirurgies retardées, là-bas, des décès.

À l'anniversaire de la mort de Norbert Zongo, le 13 décembre 1999, une deuxième grève nationale a touché les services de santé. Encore une fois, débrayage complet. Et le combat se poursuit: à la mi-avril 2000, des bombes explosaient à Ouagadougou. On a soif de vérité et le gouvernement tarde à donner des réponses. La lutte continue.

À la mémoire de Norbert Zongo 1949 - 1998

Norbert Zongo était un journaliste très engagé politiquement. Il travaillait, entre autres, sur le dossier relatif à la mort suspecte du chauffeur du frère du Président, Monsieur Blaise Compaoré.



Certaines personnes auraient préféré enterrer cette histoire, mais le directeur de l'hebdomadaire *L'Indépendant*, M. Zongo, croyait en l'importance d'une enquête plus poussée.

Même après avoir reçu plusieurs avertissements lui suggérant fortement de cesser de s'intéresser à ce dossier, M. Zongo avait décidé de poursuivre ses investigations.

Le 13 décembre 1998, Norbert Zongo ainsi que trois de ses compagnons eurent un mystérieux accident de voiture qui leur a été fatal.

Depuis ce temps, le peuple burkinabé réclame que justice soit rendue et que les coupables soient jugés.

« Journaliste en danger démocrature »

un texte de M. Alpha Blondy

Au clair de la lune
Mon ami Zongo

Refusa de bâillonner sa plume
Au Burkina Faso
Et Zongo est mort
Brûlé par le feu
Que justice soit faite
Pour l'amour de Dieu

La démocratie du plus fort
Est toujours la meilleure
C'est comme ça
La démocratie du plus fort
Est toujours la meilleure
Ça se passe comme ça

Entre le marteau et l'enclume
Les plumes se barricadent derrière leurs urnes
La liberté y a laissé des plumes
Journalistes incarcérés, journalistes assassinés
(...)
Tout ça doit changer

Les gouvernements font la pluie et le beau temps
Le peuple meurtri fait semblant d'être content
Une rafale de mitraillettes balaya le Président
Ce regrettable accident
Le même rituel sanglant
Autant en emporte le vent
Le sang appelle le sang

Certains chefs d'État
Se prennent pour des rois
(...)
Ils ont la boulimie du pouvoir
Et ça, il faut le savoir
Et ça, il vaut mieux le savoir
Et ça, il faut le savoir

Au clair de la lune
Mon ami Zongo

Technicienne en bibliothéconomie et enseignante en Haïti

Natalie Plourde

La CEQ et la FHCS

La Centrale de l'enseignement du Québec (CEQ) a participé à la naissance de la bibliothèque de la Fondation haïtienne Culture et Société (FHCS) (mise sur pied par M. Roland Mathieu) et, depuis, elle s'est toujours intéressée à son développement. En 1989, plusieurs milliers de livres ont été amassés avec l'aide des enseignantes et des enseignants du Québec afin de les faire parvenir à la FHCS. La présidente de la CEQ de l'époque, Mme Lorraine Pagé, a assisté à l'ouverture officielle de la bibliothèque, le 8 juin 1991. Un autre «conteneur» de livres est arrivé à Port-au-Prince en juin dernier et devrait être acheminé à la bibliothèque sous peu. Voilà un bel exemple de solidarité Québec-Haïti qui, on l'espère, durera encore longtemps.

La Bibliothèque de la Fondation haïtienne Culture et Société: *Là où il fait bon lire — Kote nou renmen li*

À la fin des classes, vers 13h00, c'est la cohue, une vague d'écolières et d'écoliers, toujours en uniformes, déferle à la bibliothèque. Une montagne de sacs s'accumulent à l'entrée, on entre la chemise dans le pantalon, on dépose la carte d'abonnement dans le panier, pour ensuite accéder aux salles de lecture. Certains après-midi, plus de 50 abonnés se retrouvent à la FHCS. Comme il n'y a pas assez de chaises disponibles pour tous, ils doivent alors s'asseoir par terre ou s'adosser au mur. Ils y viennent pour faire une recherche ou un devoir, pour emprunter une bande dessinée, pour rencontrer des amis. Ils sont jeunes, souriants et avides de savoir.

Au premier étage, se trouvent les documents pour consultation répertoriés selon les dix grandes classes du système Dewey. Au deuxième, il y a les romans et les livres jeunesse, disponibles pour le prêt. Il y a aussi un service de photocopie fonctionnant aux heures d'électricité, c'est-à-dire rarement, car ce quartier est plutôt desservi le soir. Trois employés à temps plein se partagent le travail: Marjorie à l'accueil (pour les abonnements et le prêt des volumes), Choisie à l'entretien ménager et à la surveillance, puis Ramond qui s'occupe du classement et de la réparation des livres, du service de photocopie et de l'orientation des usagers dans leurs recherches. Sans oublier, bien sûr, Madame et Monsieur Mathieu, toujours là pour prêter main forte. Avec peu de moyens mais beaucoup de volonté, la FHCS continue à répondre aux besoins de sa clientèle. En 1999, il y a eu près de 2 200 abonnements. La majorité de ces abonnés étaient des écoliers âgés de 10 à 20 ans, puis quelques universitaires et travailleurs.

Mon stage à la bibliothèque fut une expérience enrichissante. Les premières semaines m'ont permis de me familiariser avec le fonctionnement du service et de faire connaissance avec mes nouveaux collègues de travail. Ensuite, je me suis mise au boulot: réparation des livres abîmés, classement, inventaire, codification et ajout de nouveaux documents à la collection. Tout ça, dans une ambiance agréable, sous le chaud soleil et le regard curieux des élèves. J'ai beaucoup appris à leur contact ainsi qu'auprès de mes collègues avec lesquels j'ai développé, au fil des jours, une belle complicité.

Plus qu'une expérience professionnelle, un stage à l'étranger, c'est une ouverture sur le monde, une rencontre avec l'humain, avec nos différences mais surtout, avec nos ressemblances.

L'ENS, ses étudiants et un professeur invité

Catherine Marcoux

Un de mes premiers matins à l'École Normale Supérieure (ENS), alors que j'étais arrivée à l'avance — malgré l'incontournable blocus qui ralentit la circulation dans les rues de Port-au-Prince à certaines heures stratégiques de la journée —, je remarquai un carton épinglé au mur sur lequel on pouvait lire ceci: «Luttons pour le changement de l'éducation, condition indispensable pour le changement d'une société». Ces quelques mots résument bien le cadre et l'esprit dans lesquels s'est déroulé mon travail d'enseignante au sein de cet établissement scolaire (faculté de l'Université d'État d'Haïti) de la capitale.

Trois groupes m'avaient été assignés (section Lettres modernes et section Philosophie), que je rencontrais à raison de deux séances par semaine, et avec lesquels j'ai eu l'immense bonheur, tout au long de ces quelques mois, d'aborder la littérature haïtienne de la diaspora et la littérature antillaise contemporaine, de questionner les enjeux qui s'en dégagent, de discuter des problématiques littéraires et socioculturelles qui en résultent.

Les premières semaines, je pistais les réactions des étudiants face à ce cours, cours qui était centré, faut-il le préciser, sur la production écrite de leurs compatriotes haïtiens à l'étranger et sur celle de leurs voisins antillais. Les réactions n'ont pas été les mêmes pour tous et ont, en outre, évolué au fil des semaines, au fil des réflexions et des lectures effectuées en classe et poursuivies après les heures de cours. Soulignons qu'encore aujourd'hui, dans les écoles du pays, peu d'espace est officiellement prévu et accordé aux lettres haïtiennes du dernier quart de siècle, par exemple. Or, cette période a été marquée par moult événements déterminants pour la société, notamment pour son institution littéraire (départ pour d'autres cieux de nombreux *natif-natal* dont plusieurs écrivains). Pour répondre à ce silence dans les programmes scolaires, l'ENS — qui, rappelons-le, forme les futurs enseignants pour le secondaire — avait déjà par le passé pris l'initiative d'offrir un cours portant sur ces littératures. Mon travail s'est donc inscrit dans cet effort entrepris par l'ENS à se démarquer des lieux communs et à élargir les champs de recherche proposés à ses étudiants.

De mon côté, j'ai cherché à inscrire mon enseignement dans un processus d'échange avec les étudiants. Il y avait les échanges qui avaient lieu dans le local de classe (le nombre de locaux étant limité, chaque matin, nous devions dénicher une salle), ceux qui se faisaient dans l'enceinte et les environs de l'école et ceux aussi qui se déroulaient en dehors du cadre scolaire, comme lors des fameux «mardis de l'Institut» (cycle de conférences de l'Institut français d'Haïti). Ces discussions m'ont permis de vérifier ce que j'avais ressenti dès la rentrée scolaire (à la fin du mois d'octobre), soit leur immense désir d'apprendre, de connaître, de découvrir. Leurs questions, leurs remarques, leurs réserves même parfois à l'égard de certaines de mes présentations m'ont démontré que ces étudiants, pour la plupart autodidactes à leurs heures, cultivaient une grande curiosité. Âgés de 20 à 30 ans, ces hommes et ces femmes (notons la très faible présence féminine dans le milieu universitaire) représentent véritablement l'avenir du pays. Leur détermination à poursuivre des études en vue de transmettre à leur tour leurs connaissances et de témoigner de leurs expériences — malgré les multiples difficultés auxquelles est confronté le corps professoral (voir encadré) et en dépit des choix (familiaux, interpersonnels, financiers, etc.) auxquels ils doivent s'astreindre — m'a convaincue que l'espoir existe. Il existe en eux et grâce à eux.

Le système éducatif en Haïti

Au début du mois d'octobre 1999, s'amorçait une nouvelle phase de la crise qui sévit depuis plusieurs années dans le secteur de l'éducation en Haïti. Un mouvement de grève était alors entamé pour réclamer le respect des engagements de l'État en matière d'éducation.

Dans le Protocole d'Accord du 17 février 1997, signé par l'État et les associations syndicales, après une vaste mobilisation à l'échelle nationale, le gouvernement s'engageait notamment à procéder à la nomination de professeurs qualifiés aux postes vacants, au paiement complet des arriérés de salaire, à l'élaboration et à la mise en exécution d'un programme de formation des maîtres, à la dotation des écoles publiques en eau, en électricité, en toilettes, en matériels didactiques et pédagogiques et à l'ajustement salarial de 82%.

La Confédération nationale des éducateurs d'Haïti (CNEH) (créée en 1986) et l'Union nationale des normaliens d'Haïti (UNNOH) (créée en 1991) constituent les deux principales associations syndicales d'enseignants du pays. Leur objectif commun: la valorisation de la profession enseignante en Haïti et la réforme du système éducatif haïtien.

En réaction à la non application intégrale des Accords, deux ans après leur signature, les syndicats d'enseignants ont boycotté pendant quelques semaines la rentrée scolaire 1999. Puis, le 22 novembre 1999, la CNEH annonçait la levée de la grève. Devant le mécontentement de plusieurs et la fragilité de la concertation entre les associations syndicales, certains ont alors avancé que les enseignants devaient «réviser leur stratégie de lutte».

Les problèmes auxquels se trouve confronté le système éducatif haïtien exigent des instances responsables qu'elles prennent les dispositions nécessaires pour pouvoir offrir une éducation de qualité et dissiper la précarité actuelle de la condition enseignante. Par ailleurs, à la suite des mesures de révocation et de mise en disponibilité sans solde qui ont été prises à l'encontre de nombreux enseignants dans l'exercice de leur droit de grève, des représentants d'associations syndicales et d'organisations de la société civile réclament aujourd'hui la réintégration des professeurs révoqués et la reprise des pourparlers entre les différentes parties.

À la mémoire de Jean Léopold Dominique, 1930 - 2000

Le 3 avril 2000 au matin, la nouvelle du double assassinat de M. Jean Dominique, journaliste à Radio Haïti Inter et éditorialiste réputé de la presse locale, ainsi que du gardien de la station, M. Jean Claude Louissaint, s'est répandue comme une traînée de poudre.

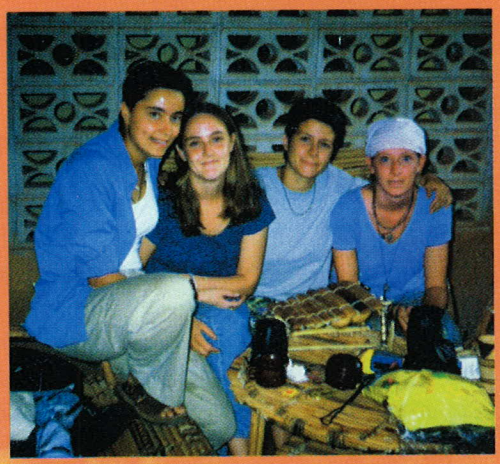
Âgé de 69 ans, M. Dominique, qui était aussi directeur et propriétaire de la station, est tombé sur les lieux de son travail, cette tribune à partir de laquelle, depuis plusieurs décennies, il menait un combat en faveur de la liberté d'expression. Radio Haïti Inter, dont le rayonnement n'était pas sans déplaire à plusieurs, a été, au fil des ans, la cible des différents régimes allant même jusqu'à contraindre à deux reprises (soit en 1980 et au début des années 90) l'éminent journaliste ainsi que sa famille à l'exil. Intellectuel d'avant-garde et porte-parole des couches populaires, ce militant civique était reconnu pour la fermeté de ses prises de position et de ses convictions qu'il exposait avec le franc-parler qui était le sien. Son grand professionnalisme et sa rigueur de réflexion lui avaient mérité le respect de chacun. Bien que ses analyses en tant que commentateur politique n'étaient pas toujours partagées par tous, Jean Dominique a symbolisé le journalisme combatif et a contribué à la formation de plusieurs générations de journalistes et d'étudiants. Son engagement tenace en faveur du changement, de la démocratie et de la justice sociale interpellait les gens. Survenu en pleine période pré-électorale et dans un contexte marqué d'intolérance et de violence, ce double assassinat (non revendiqué), symptomatique du non respect de la vie en Haïti, constitue une atteinte grave à la liberté de parole ainsi qu'au mouvement démocratique naissant. D'où l'importance à ce que l'ouverture de l'enquête permette, cette fois-ci, d'identifier et de traduire en justice les responsables de ce crime.

Qu'on lui attribue le mérite d'avoir été une figure marquante de la radiodiffusion des dernières décennies, un patriote cherchant inlassablement à secouer le système en place ou un fervent défenseur des habitants du pays profond, tous s'entendent pour reconnaître que Jean Dominique a été et demeurera une des voix les plus célèbres et les plus entendues d'Haïti.

Mesaj Fondasyon Jan Mari Vensan	Message de la Fondation Jean Marie Vincent
pou rasanbleman ak mach 7 avril 2000 la ki òganize nan memwa Jan Dominik ak pou respè Lavi nan peyi Dayiti	pour le rassemblement et la marche du 7 avril 2000 organisés à la mémoire de Jean Dominique et pour le respect de la vie en Haïti
(version originale créole)	(version française)
7 bal nan kè ak nan tèt pou toufe rèl mas pèp la	7 balles dans le cœur et dans la tête pour réprimer les revendications des couches populaires
Jou 3 avril 2000 sa a solèy la te fèk fin leve lè yon gwo dèy vlope Ayiti sòti Jan Rabèl, pase Pyat Milo, Katye Moren janbe Latibonit, Kazal, travèse Leyogàn tonbe Chyen Kontan ak Kochon Gra	Ce 3 avril 2000 le soleil venait à peine de se lever lorsqu'un grand deuil a enveloppé Haïti depuis Jean Rabel, jusqu'à Piatte Milot et Quartier Morin en passant par l'Artibonite, Casale, et Léogâne pour aboutir à Chiens Contents et à Cochons Gras
Bò 6 zè nan maten nan lakou Radyo Ayiti Entè yon potorik gason tonbe yon patizan Verite ak Jistis yon pòt pawòl nèg ak nègès andeyò nèg ak nègès anba	Vers 6 heures du matin dans la cour de Radio Haïti Inter un grand homme est tombé un partisan de la Vérité et de la Justice un porte-parole des paysans et des paysannes, des déshérités
Nèg anwo yo manje l.	Les hommes d'en haut l'ont mangé.
Wi, se pa yon move rèv se tout bon «Lagrannpisans» ak asosye li ekspè etenn souf yo machann lanmò yo keyi jounalis Jan Dominik ak 7 bal nan kè ak nan tèt pou lespwa chanjman 7 fevriye a fennen piplis toujou	Non, ce n'est pas un mauvais rêve ce n'est que trop vrai les dominants et leurs associés les experts en crime les marchands de la mort ont happé le journaliste Jean Dominique avec 7 balles dans le cœur et dans la tête pour saper toujours davantage l'espoir de changement issu du 7 février
(...)	(...)
Ayiti pa mouri men Ayiti an danje	Haïti n'est pas morte, mais elle est en danger
Batay la ap rèd men, pèp vanyan li lè li tan pou larivyè san sa a sispann koule	La bataille est difficile mais, peuple vaillant, le temps est venu pour que la rivière de sang cesse de couler
An nou pa ret de bra kwaze ap gade gen twòp sitirans nan lakou a	Ne restons pas les deux bras croisés à regarder il y a trop de tolérance dans la cour
Fòk nou leve kanpe	Il faut se mettre debout
Sonje pawòl Jan Dominik la: «Libète a, li fèt pou pèp ki vanyan, ki konn bat pou li»	Rappelez-vous les paroles de Jean Dominique: «La liberté, elle existe pour un peuple vaillant, qui sait se battre pour elle»

ENFIN, NOUS SOUHAITONS REMERCIER CHALEUREUSEMENT NOS PARTENAIRES CANADIENS ET QUÉBÉCOIS DE NOUS AVOIR PERMIS DE VIVRE CES EXPÉRIENCES DE SOLIDARITÉ INTERNATIONALE.

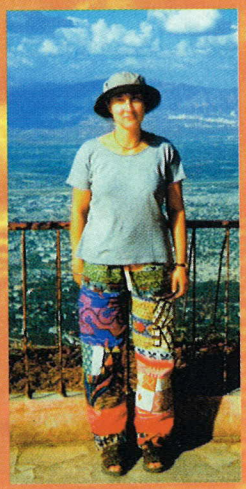
MERCI À L'AGENCE CANADIENNE DE DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL (ACDI), À LA FÉDÉRATION DES INFIRMIÈRES ET INFIRMIERS DU QUÉBEC (FIIQ) ET SURTOUT AU CENTRE INTERNATIONAL DE SOLIDARITÉ OUVRIÈRE (CISO) QUI ONT SOUTENU, À DIFFÉRENTS NIVEAUX, CES PROJETS.



Infirmières — sages-femmes au Burkina Faso
De gauche à droite : Véronique Bastien, Mylène Neveu, Suzanne Richer et Stéphanie Lafleur

Enseignante en Haïti

Catherine Marcoux



Technicienne en bibliothéconomie en Haïti
Natalie Plourde

Solidarité est une publication du Centre international de solidarité ouvrière (CISO)
9405, rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec), H2L 3P6
Téléphone: (514) 356-8888 ▸ Télécopieur: (514) 356-0475 ▸ Courriel: ciso@cam-org
Coordination: Micheline Jalbert ▸ Comité de rédaction: Catherine Marcoux, Mylène Neveu et Suzanne Richer
Photos et textes: Les stagiaires ▸ Révision des textes: Catherine Marcoux ▸ Infographisme: Louise Gravel
Impression: Imprimerie Maurice Seguin inc.
Ce stage a été rendu possible grâce à une contribution financière de l'Agence canadienne de développement international (ACDI).